

Lucien Calvié, « *Le Soleil de la liberté* ». Henri Heine
(1797-1856). *L'Allemagne, la France et les révolutions*

Paris, PTJPS, 2006, 308 p., ISBN 2-84050-437-5, 25 €.

Jacques Guilhaumou



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11399>

DOI : 10.4000/ahrf.11399

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2008

Pagination : 205-207

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « Lucien Calvié, « *Le Soleil de la liberté* ». Henri Heine (1797-1856). *L'Allemagne, la France et les révolutions* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 351 | janvier-mars 2008, mis en ligne le 29 décembre 2009, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11399> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11399>

de l'esquisse, le renvoi à de multiples pistes dans les notes avec d'autres notes hélas presque vides. Toutefois, en dépit des réserves émises, il va de soi que je conseille la lecture de l'ensemble, d'autant que certaines des communications annoncent des travaux à venir qui devraient être tout à fait dignes d'intérêt.

Michel BIARD

Lucien CALVIÉ, « **Le Soleil de la liberté** ». **Henri Heine (1797-1856). L'Allemagne, la France et les révolutions**, Paris, PUPS, 2006, 308 p., ISBN 2-84050-437-5, 25 €.

L'actualité de Heine, au titre de son scepticisme, voire de son ironie sur les événements de son temps, et surtout à la vue de sa volonté d'unir les Européens dans un universalisme démocratique, est l'un des résultats majeurs du dernier ouvrage de Lucien Calvié. Cependant, avec le présent compte rendu, nous allons surtout mettre l'accent, dans l'apport de cet ouvrage, sur la manière dont Heine maintient, tout au long de son itinéraire intellectuel, l'actualité de la Révolution française de 1789. Il constitue, à ce titre, l'un des plus importants maillons de la chaîne d'auteurs allemands qui, de Kant au jeune Marx, construisent une tradition interprétative de la Révolution française, dont nous avons hérité sous le nom de « tradition marxiste », et qui demeure toujours opératoire dans la compréhension de l'événement révolutionnaire.

Henri Heine (1797-1856) est l'un des médiateurs privilégiés entre la France et l'Allemagne de son époque. À ce titre, il nous a laissé une œuvre française, – une sorte de double (présentée en introduction) de son œuvre allemande –, qui s'organise autour d'une critique constante du nationalisme allemand sous toutes ses formes, y compris les plus démocratiques, en s'appuyant sur l'expérience toujours actuelle de la Révolution française. Nulle surprise donc si la Révolution de 1789 occupe une place centrale dans les diverses étapes du développement intellectuel de Heine, certes avec des différences notables.

Philosophe et poète, Heine se situe d'emblée à la confluence de l'universalisme de la Révolution et de la tradition culturelle allemande, mais sous sa forme plutôt poétique dans une relation complexe à Goethe, longuement analysée par Lucien Calvié. En deux mots, Heine trouve dans Goethe une approche phénoménologique du monde, qui permet d'associer à la pensée conceptuelle, plutôt d'origine hégélienne, une approche du réel perçu dans les formes concrètes et sensibles. Mais c'est surtout l'univers des ennemis de cet écrivain allemand d'origine qui préoccupe Lucien Calvié, et principalement la judéophobie et la francophobie des patriotes allemands, associées à leurs idées nationalistes.

À l'instar des intellectuels allemands radicaux qui critiquent « la misère allemande » - il est sans doute l'un des précurseurs de ce thème majeur de la tradition marxiste -, Heine entre en résonance avec le libéralisme politique de la Révolution française dans le but de rapprocher la révolution de son principe, voire de l'y « réduire » pour l'arracher à toute tentative de régression historique de type nationaliste. Réfutant l'existence trop souvent présumée d'une liberté germanique originaire, il souligne la parenté entre la Révolution française, et ses principes,

l'hégélianisme, et le libéralisme politique français, en se situant bien sûr dans le droit fil de l'expression de la liberté dans les révolutions de 1789 et de 1830. Il en ressort un plaidoyer pour l'émancipation universelle des peuples, non sans une certaine réserve pour l'émancipation d'un seul peuple au sein d'une seule nation du fait des risques inhérents au nationalisme.

En 1831, il utilise une formule saisissante, « Le coq gaulois a chanté à présent pour la deuxième fois, et en Allemagne aussi, le jour se lève » que le jeune Marx reformulera en 1844 dans les termes suivants, « Le jour de résurrection allemande sera annoncé par le chant du coq gaulois ». À la suite de la Révolution de juillet, l'espoir d'une révolution en Allemagne prend ainsi un temps consistance, pour retomber aussi vite.

Cependant, en inscrivant en exergue de la version allemande de « De la France », « Vive la France ! *quand même* », Heine demeure au plus près de l'expérience révolutionnaire française, tout en considérant sa nouveauté sous divers angles. D'abord, il en vient à préconiser une « grande science de la liberté » sur le modèle de « la nouvelle science politique », ainsi désignée par Sieyès en 1789. Tout cela au titre d'une connaissance précise de l'historiographie de la Révolution française, en particulier Thiers, Cabet et Mignet, mais surtout par un effort de conceptualisation centré sur la reprise du schéma hégélien de la négation de la négation, dans le passage de l'enthousiasme pour la Révolution de 1830 à la critique de la Révolution de 1789 comme « révolution bourgeoise » à l'horizon du mouvement ouvrier et de son projet communiste élaboré au cours des années 1840.

C'est là où Lucien Calvié formule de manière centrale son hypothèse sur la représentation heinienne de la Révolution selon un mouvement dialectique de type hégélien, étendu à l'ensemble de la démarche des intellectuels allemands radicaux : « Le recours au contenu révolutionnaire supposé – et parfois présenté comme ésotérique – de la philosophie allemande, en l'occurrence celle de Hegel, peut être vu comme une négation, au nom de la révolution sociale à venir, de l'insuffisance révolution politique de type français, elle-même explicitement liée par Heine au “ matérialisme ” français du XVIII^e siècle français. Mais la référence à cette même révolution politique – de 1789 à 1830 – constituait déjà chez Heine, comme aussi chez Ruge et chez Marx, dans une phase de leur développement intellectuel, une première négation des réalités insupportables de l'Ancien Régime, et surtout de la misère allemande, c'est-à-dire de l'immobilité politique de l'Allemagne depuis 1815 » (p. 214).

La Révolution française reste donc l'événement majeur inscrit à l'horizon de l'émancipation humaine. Ainsi Heine n'hésite pas en 1841 à incarner la figure du « vrai flâneur » déambulant au milieu du peuple parisien, et affirmant que « la révolution est toujours la même, nous n'en avons vu que le commencement, et beaucoup d'entre nous n'en verront pas le milieu ! » Il promeut ainsi le principe de révolution, en appui sur le droit à la vie, et désigne par là même le caractère indépassable de l'antagonisme mis en évidence par les luttes ouvrières françaises. C'est bien au sein du mouvement républicain et ouvrier français, et de sa tradition révolutionnaire, que Heine et les intellectuels allemands trouvent la preuve concrète de la révolution allemande et européenne à venir.

Reste une dimension messianique, prophétique dans la pensée de Heine. Il s'agit ici d'affirmer la fulgurance du présent révolutionnaire. Un messianisme il est vrai qui s'humanise dans une distance ironique vis-à-vis de la comédie du présent, annonciatrice de l'avènement de la « vraie tragédie » (le communisme) par contraste avec le côté incantatoire de la répétition historique. Éprouvant une haine toujours plus tenace contre le nationalisme teutomane, Heine en vient finalement à prendre, de manière paradoxale, le parti d'une France de l'extrême centre, donc d'un radicalisme plutôt libéral étatique, et d'un communisme qui brise l'égoïsme régnant et dont il apprécie tout particulièrement le charme de son universelle dérision.

Cependant, après l'échec des révolutions de 1848, entre le prophétisme communiste des Français et l'esthétique phénoménologique de Goethe vient s'intercaler un troisième personnage, Napoléon dont il ne faut pas se méprendre sur les raisons de sa présence. Lorsque Heine s'affirme en fin de compte « bonapartiste incurable », c'est l'ennemi du nationalisme qui l'attire présentement, au titre de la défense de la cause de la Révolution : la figure héroïque de Napoléon reste l'antidote à toute tentative de retour global à l'Ancien Régime sous la forme d'un nationalisme judéophobe. C'est bien l'éloge par Heine de « la science de la liberté » issue de 1789 - pratiquement sans ironie, ce qui est rare chez lui - qui traverse l'ensemble de son œuvre française : elle est alors formulée d'abord dans les mots des Constituants, puis à travers les formulations des premiers historiens de la Révolution française et des porte-parole du mouvement ouvrier naissant, à la recherche, les uns et les autres, du « devenir peuple de la liberté ».

Jacques GUILHAUMOU

Jean-Baptiste JEANGÈNE VILMER, **Sade moraliste. Le Dévoilement de la pensée sadienne à la lumière de la réforme pénale au XVIII^e siècle**, Genève, Droz, coll. « Bibliothèque des Lumières », 2005, 576 p, ISBN 2-600-00993-0, 107.30 €.

N'en déplaise au regretté Maurice Lever, auteur de la préface, le titre *Sade moraliste* est loin de faire frémir. Il paraît au contraire se rattacher à une lecture relativement conventionnelle et peu novatrice des œuvres et de la philosophie du « divin marquis ». Ce contresens liminaire reflète assez bien le contenu de l'ouvrage. En effet, Jeangène Vilmer donne l'impression que lui seul a compris l'auteur de *Justine*. Nous lisons sous sa plume des attaques répétées et virulentes contre les interprétations de spécialistes bien plus chevronnés que lui et dont l'apport aux études sadiennes est infiniment supérieur comme Annie Le Brun ou Michel Delon. L'auteur semble faire le procès des exégètes qui l'ont précédé : « Si l'on a beaucoup manqué Sade, depuis deux siècles, c'est qu'on l'a peu lu philosophiquement. Allons plus loin : c'est à la littérature, qui s'en est fait une chasse gardée, que l'on doit la plupart des ravages commis par la critique sadienne » (p. 57). On a du mal à trouver une quelconque preuve de l'appropriation exclusive par les littéraires de l'œuvre de Sade. On en a au moins autant à adhérer à la démarche de l'auteur de *Sade moraliste*. Le critique gagnerait à élargir ses horizons, à apprendre la tolérance, à donner droit de cité à des approches diverses. Le regret est d'autant plus vif que le sous-titre de l'ouvrage de Jeangène Vilmer (« Le dévoilement de la pensée sadienne à la lumière de la réforme pénale au XVIII^e siècle ») laissait attendre une approche bien plus